



Réginald Gaillard
La partition intérieure



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

La partition intérieure

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09207-2
EAN pdf: 9782268097701

RÉGINALD GAILLARD

LA PARTITION INTÉRIEURE

roman

éditions du
ROCHER

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Polymères, Ed de, 1994.

L'Attente de la tour, Ad Solem, 2013.

L'Échelle invisible, Ad Solem, 2015.

« Si, pour prouver la vérité, tu mets la main dans le feu, tu te brûleras la main. Car la vérité est que le feu brûle. La vérité pour laquelle tu veux témoigner n'est pas dans ta main. Elle est dans le feu. On ne témoigne pas pour la vérité sans se brûler. Les sorcières ne se brûlent pas. Les saints se brûlent.

José BERGAMIN, « La Main dans le feu »,
Le Clou brûlant, Paris, Plon, 1972, p. 87.

« Qui êtes-vous, jeune fille, et quelle est donc cette part que Dieu en vous s'est réservée... ? »

Paul CLAUDEL, *L'Annonce faite à Marie*, Prologue, Paris, Gallimard, Collection de la Pléiade, 1996, p. 13.

Le temps du samedi saint

La nuit tombe; la mort recouvre d'une neige sans lumière les mots et les notes de musique de ceux que j'ai aimés dans ce village, et qui se sont, par manque de vigilance des vivants, perdus dans le silence. Nous sommes le samedi saint 2012; j'attends la victoire sur la mort – j'ai le temps. Je ne désire que leur redonner un peu de vie par le souvenir que j'en garde. Les rendre à la lumière du jour qu'ils ont quittée.

Parler de nos morts les projette dans l'anonymat, celui de tous les morts, comme si nos chers disparus avaient été sacrifiés, par leur disparition, à un ensemble vague et commun que l'on nomme la Terre, espace habité mais tenu à distance par les vivants. Parler de « ceux qui sont partis » – formule si pudique –, reste obscur et suspect. Les vivants n'évoquent leurs morts qu'à voix basse, avec componction, tête baissée, non qu'ils craignent d'éveiller ou d'échauffer quelque esprit mauvais, mais parce qu'ils savent qu'ils nourriront un jour, eux

aussi, l'oubli et le vide qui sont la matière impalpable de ce qui fut, avant que tout revienne, peut-être, par quelque mystère qui échappe à l'entendement, déjouant par là les discours qui n'auront été que des délires sur les fins dernières, vaines logorrhées d'une raison qui n'est plus soumise qu'à elle-même. L'orgueil règne en maître – et je ne suis pas moi-même, tout prêtre que je suis, d'échapper à son emprise.

Je fus, dans ce village du Revermont, le témoin privilégié de la vie de deux figures qui eurent ceci en commun de croire au miracle possible d'une langue à inventer, pour dire ce qui est, autour de nous, le visible comme l'invisible, ce qui était et qui vient, à la fois le même mais chaque fois renouvelé, l'extraordinaire et le geste le plus commun, le pur et l'impur, le laid comme le beau, l'effroyable mal et la gratuité de ce qui est bon, dans la simplicité la plus parfaite.

Jamais je n'aurais cru, loin des cénacles autorisés que dans ma première vie j'avais fréquentés, aux paroles si sûres d'elles-mêmes, aux gestes trempés comme on le dit de l'acier, moi aujourd'hui tapi sous la roche d'une montagne basse, entre le clapot des eaux qui maintenant me sont chères et le mutisme des simples que je préfère aux bavards des villes, non, jamais je n'aurais cru ici comprendre, ou plutôt saisir intuitivement ce qui unit le monde minéral, les êtres vivants, et celui que je nomme encore, malgré tout, malgré ce que j'ai vécu, leur Créateur.

La première de ces deux personnes était une femme; elle s'appelait Charlotte. Elle connaissait peu de mots et n'en

maîtrisait qu'imparfaitement l'usage; aussi ne parvenait-elle pas à endiguer le flux qui, malgré elle, parlait en sa chair – ce qui faisait dire à certains qu'elle était «acharnée». Je répondais à ceux qui la méprisaient, un sourire faussement complice aux lèvres, comme pour les placer dans la connivence, qu'elle était en fait «encharnée», référence à Charles Péguy, mais taisant ce nom afin de ne pas paraître cuistre aux yeux de ces gens qui avaient une vraie culture, alors que moi, je n'avais jamais rien fait d'autre que de lire et lire encore, persuadé que par les livres je comprendrais mieux les hommes, alors que ce n'était qu'une étape, certes nécessaire, mais de loin insuffisante. Il manquait la rencontre. Il manquait la chair.

Au cours des semaines qui suivirent mon arrivée, les gens du village ont souvent ri de moi. Ils me respectaient, certes, j'étais leur curé, mais ils moquaient ma naïveté. Je n'avais pas trente ans; c'était en 1969. Je ne savais pas semer une graine, tenir une bêche pour entretenir le jardin du presbytère, ni même une hache pour fendre une bûche, alors que la chaudière était au bois, encore moins monter un mur de pierres.

J'apprendrais tout cela, au fil des ans, grâce à l'aide de ces paysans. Je ne savais que lire et dire la messe. C'était ce pour quoi j'avais été choisi : tenir la cure de ce village, mais je compris assez vite que ce n'était pas l'essentiel pour accompagner ceux qui m'avaient été confiés.

La seconde personne, Jan, était compositeur. Il me troubla et fit chanceler mes assises au point d'ébranler ma foi. Il écrivait

sans relâche, jour et nuit, indistinctement, car pour lui l'alternance de la lumière et de l'obscurité n'avait plus de sens, surtout les dernières années de sa vie où je l'ai vu s'abandonner au délire de sa création sans accepter l'aide de quiconque. Seuls les sons et le rythme, seule une émission sonore du temps étaient pour lui constitutifs de la vie même. Tout le reste, étroitement, en dépendait.

La blessure d'une langue impossible a survécu et travaillé en Jan et Charlotte, blessure qu'ils ont portée en eux, consciemment, inconsciemment, comme l'espérance d'un aboutissement – d'un royaume peut-être. Il en fut ainsi, selon les moments, élus ou stériles; il en fut ainsi de ces deux êtres, inspirés ou abandonnés. Mais, me dira-t-on, personne n'est jamais abandonné – quoique de cela, à vrai dire, je ne sois plus très sûr...

Celle qu'il me plaît encore de nommer la Providence, par habitude de langage, ou par foi, je ne sais plus vraiment, voulut que je fusse là, la main dans le feu, alors que j'aspirais lorsque j'étais jeune à une tout autre existence; que je fusse là, oui, afin d'assister à l'entremêlement de ces vies et d'autres, celles des Gauthier, des Brayard, des Nilly et des Jauge et de toute une foule dont jamais personne ne se souviendra, car déjà les recouvre la lave silencieuse du temps, mais cette œuvre anonyme portera la promesse de ta signature, Seigneur, au jour ultime. Puissent-ils, ce jour venu, n'être pas désenchantés — car la plupart le furent tout le long de leur vie misérable. Ils ont tant souffert, tant espéré aussi. Ne les déçois pas, je t'en prie... Qu'ils aient été chrétiens